

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 32 (1894)
Heft: 52

Artikel: Fidèle
Autor: M.L.R.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-194655>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 31.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

ce sera là pour elle la meilleure, la plus précieuse des étrennes !

Oui, que tout le monde pardonne, que tous se réconcilient !

Pauvres boîtes à microbes que nous sommes, déjà mangés vivants, et dont la machine humaine est sujette à toute espèce de misères, auquel rien ne remédie. la fierté ne nous convient pas !

Un peu d'humilité, s'il vous plaît, du bon sens et de la bonne volonté. Réglons nos petits comptes : c'est le Nouvel-An !

Les plus belles caves du monde.

Qu'on se figure une vaste étendue de galeries, taillées dans la craie, sans aucune maçonnerie, sillonnées de rails de chemins de fer et s'enfonçant dans le flanc d'une montagne sur une longueur de plusieurs kilomètres en formant un inextricable labyrinthe d'avenues souterraines et de salles immenses décorées de bas-reliefs, enlevés à même et du plus bel effet, le tout d'une surface de vingt hectares, et on aura une idée de l'importance des caves de la maison Mercier et C^{ie}, d'Eperney.

Ces caves, éclairées à la lumière électrique, sans contredit les plus belles, les plus grandes du monde et les mieux aménagées qu'il soit possible de voir, sont destinées à la fabrication du vin de Champagne.

Leur principal mérite est de posséder une fraîcheur toujours égale, permettant de conserver au Champagne un goût exquis et toujours le même, une saveur et un bouquet uniques.

L'immensité de ces souterrains, les magnifiques caves qu'ils renferment, la quantité de vins en fûts et en bouteilles qui y sont amoncelés excitent au plus haut degré l'admiration des voyageurs et en font une des curiosités de la contrée; aussi est-il peu d'étrangers qui passent à Eperney sans s'arrêter pour les visiter, ainsi que le château de Pékin et les vignes qui l'entourent, constituant le domaine vinicole de la maison Mercier et C^{ie}.

Les différents ateliers de travail pour la préparation des vins mousseux ne sont pas moins intéressants à voir, entre autres les salles pour le rinçage des bouteilles et le tirage des vins, où d'habiles ouvriers emplissent, bouchent et agrafent chaque jour plus de 80,000 bouteilles; et les vendangeoirs, où de puissants pressoirs écrasent les raisins venant directement des vignes qui s'étendent au-dessus des caves et en tirent ce jus délicieux, automatiquement transporté dans de vastes bâtiments spécialement disposés pour la fermentation, et recueilli dans des foudres et fûts de toute nature et contenance, parmi lesquels on remarque trois tonneaux monstres, constamment entretenus pleins de

vins de réserve provenant des grandes années.

Ces fûts gigantesques, de la contenance de 500,000 bouteilles, sont les plus grands de la Champagne et signalés comme des chefs-d'œuvre de tonnellerie. On se souvient que l'un d'eux a figuré à l'Exposition universelle de 1889 et est arrivé à Paris sur un char trainé par 24 bœufs et 12 chevaux.

Cartes de visite.

Il y a quelques années, un habitant de Metz a fait adresser au son du tambour, dans les rues, ses compliments de janvier à ses amis.

M. Richard Syard a fait imprimer dans un journal anglais qu'il souhaitait une bonne année à toutes les personnes auxquelles il a eu l'habitude, jusqu'ici, d'écrire ou de faire des visites à l'occasion du 1^{er} janvier.

M. le vicomte Doman, écuyer du roi Louis XVIII, fit insérer ses souhaits de Nouvel-An dans les journaux de Paris, en priant tous ses amis de boire à sa santé, tel jour, à leur dîner, leur promettant de leur porter à son tour, en ce même temps, un toast collectif. Ce fut fait.

Un conseiller au parlement, dans le siècle dernier, avait fait placer devant sa porte d'entrée deux boîtes.

Sur l'une était écrit : *Mettez.*

Sur l'autre on lisait : *Prenez.*

C'est ainsi qu'il reçut les lettres de ses amis et qu'il leur distribua les siennes.

Il faut avouer que ce sont là des excentricités qui peuvent être avantageusement remplacées par la carte de visite, dont on a vainement tenté jusqu'ici de supprimer l'usage. A notre avis, ce n'est pas une mauvaise manière de finir et de commencer l'année que de sentir, pendant quelques jours, qu'on se rattache à d'autres hommes par un lien plus ou moins fort de souvenirs et d'affections.

La vie moderne devient de plus en plus positive, matérielle, et il faut nécessairement réagir contre cette tendance; il n'est pas bien de vivre toujours pour soi-même et sur soi-même. L'envoi et la réception de cartes de visite nous distraient un peu de notre égoïsme; ce sont des mains que nous allons chercher ou qui viennent chercher la nôtre. Les cartes de visite, envoyées ou reçues, sont une preuve de la mémoire du cœur.

On Président eimbété.

Quand on a afféré avoué dai fins retou que sont ein mémo teimps dai routés, faut bin tsouyi à cein qu'on lāo dit, sein quiet eilliāo chenapans vo pāovont féré dai z'affronts per dévānt lo mondo, cou-

meint cein est arrevā à noutron brāvo Président dein 'na tenāblia dāo tribunat iō on dzudzivē on pourro diablio qu'on certain gaillā, que ne vaillessāi pas lo Pérou, aqchenāvē dē lāi avāi robā on motchāo dē catsetta.

Cé gaillā, qu'avāi onna niaffe dāo tonaire, ein desāi pi quē peindrē dāo pourro compagnon que lāi avāi soi-disant robā son motchāo, que niyivē et qu'avāi dein sa catsetta, po derē la vretā, on motchāo parāi à cé dāo lulu qu'avāi portā plieinte.

— Adon, fā lo Président, vo z'aqchenā cé l'hommo dē vo z'avāi robā on motchāo; ein étēs-vo bin sū?

— Aloo! se y'ein su sū, monsu lo Président, fédē lāi vāi sailli lo motchāo que l'a dein sa fata et vouāiti lo vāi avouē stusse?

Et lo gaillā soo lo sin po lo montrā ai dzudzo. Lē dou motchāo étiont bir parāi.

— Se vo n'ai min d'āutra prāova, lāi fā lo Président, cein n'est pas onna réson, kā y'ein é assebin ion qu'est tot lo mémo afféré.

— Oh cein sē pāo bin, repond lo minamor, kā on m'ein a robā dou.

On lulu que n'est pas tardī.

L'est prāo la moūda, quand vint lo bounan et qu'on est āo derrāi dzo dēl'annāie, d'allā bāirē on verro avouē lē z'amis, et d'atteindrē la minē po sē la soitā bouna.

Ao derrāi bounan, on valottet avāi tant fētā la né dē Sivestre que l'avāi āobliā dē s'allā cutsi et que sē ramassā tot justo à l'hāora dē gouvernā. Lo matin, eintrē lē nāo et dix z'hāorēs, que l'avāi onna sāi dāo diablio, ye s'ein va tsi on ami po lāi derē d'allā bāire on verro avouē li et lo trāovē onco āo fin fond dē son lhi.

— Coumeint, granta tsaropa, se lāi fā, t'és onco āo lhi!

— C'est que y'é étā soupā hier à né tsi me n'oncllio Brenet et qu'on lāi est tant restā que mē su pi cutsi à duē z'hāorēs dāo matin.

— Vouaiquie bin on afféré! repond l'autro; mē que ne mē su pas cutsi, su portant dza levā!

Fidèle.

C'était le jour de Saint-Gall de l'an 1582. De Bichofzell à Pfyn¹, la riante vallée de la Thour retentissait des champs joyeux des vendangeurs, lorsque le noble et généreux seigneur Léonard Zollikofer, trésorier et conseiller de la bonne ville de Sait-Gall, quitta son château d'Alten-Klingen² pour se rendre à Bâle, où il devait se rencontrer avec les envoyés des treize cantons, allant à Paris renouveler auprès du roi Henri III les traités d'alliance.

(1) Bourg de Thurgovie dans la vallée de la Thour.

(2) Beau château et ancienne seigneurie en Thurgovie.

C'était un riche et digne seigneur que Léonard Zollikofer; le ciel lui avait accordé beaucoup de biens, mais il lui avait refusé le bonheur de pouvoir les transmettre à un héritier; il n'avait pas d'enfants; il aimait raisonnablement sa femme et sa ville de Saint-Gall, beaucoup son château d'Alten-Klingen, et passionnément son chien *Fidèle*, charmant épagneul blanc, marqué de belles taches brunes, qui rendait à son maître attachement pour attachement. Inséparable compagnon de ses travaux et de ses plaisirs, il le suivait à la chasse, dans ses promenades, dans ses courses lointaines, et ne quittait pas les pieds de son vaste fauteuil, lorsque le soin des affaires publiques ou celui de sa grande fortune le retenait dans son cabinet de travail.

Il va sans dire qu'à l'heure des repas, l'heureux *Fidèle*, assis à la table des époux Zollikofer, y occupait la troisième place; qui sait si, dans le cœur de son maître, il ne disputait pas la seconde à la dame du logis? Mais aussi il témoignait une impatience bien plus vive que la dame, lorsque son maître était absent et qu'il n'avait pu le suivre; les caresses et les bons morceaux étaient impuissants à le consoler.

Pauvre animal! comme il sautait, comme il fretillait, comme il léchait les mains du trésorier, tandis que celui-ci ceignait son épée, attachait ses éperons, et se disposait pour son grand voyage! Il ignorait, *Fidèle*, que le Corps helvétique ne pouvait l'admettre au nombre de ses envoyés.

Ainsi le trésorier avait à lutter contre son propre chagrin et contre l'affreuse douleur qui accablerait *Fidèle* lorsque celui-ci connaîtrait la triste vérité; aussi ce fut avec plus d'émotion que de coutume que le noble sire dit à la dame d'Alten-Klingen:

« Prenez grand soin de *Fidèle*; avant tout, ne le laissez pas évader; rendez-lui sa captivité douce; je pars tranquille, puisque je le laisse en vos mains; enfermez-le, mais dans une cour où il puisse jouir de l'air pur; que sa chaîne soit longue, son collier aisé, sa nourriture abondante et agréable; faites pour lui ce que vous feriez pour moi. »

— Cher seigneur, répliqua la dame, je crois que *Fidèle* vous tient plus au cœur que votre épouse. Et mes longues soirées, avec qui les passerai je? Et s'il m'arrive malheur, qui me consolera, qui me prètera appui et secours?

Le bon trésorier répondit amicalement, mais avec une expression légèrement malicieuse:

— Ma noble dame, je ne vous rappellerai pas avec quelle complaisance je me suis prêté à vos fantaisies pour vos chats, qui sont cependant plus exigeants que mon pauvre *Fidèle*; au contraire, je me réjouissais en pensant que votre affection pour ces animaux vous ferait comprendre celle que je porte à mon chien. Mais je ne vous pardonne pas, chère Bénigne, ajouta-t-il d'un ton caressant, de croire que j'aie pu vous oublier: notre aimable sœur Dorothee de Walt, et son mari, mon frère Lorenz, viendront avec leurs enfants vous tenir compagnie et réjouiront votre solitude.

La dame Bénigne, touchée de ces aimables paroles, embrassa tendrement son cher seigneur; puis, celui-ci poussant adroitement *Fidèle* dans une chambre voisine dont il ferma la porte, profita de ce moment pour descendre rapidement dans la cour, où l'at-

tendaient son écuyer et ses valets. Il monta lestement à cheval, et quitta Alten-Klingen après avoir jeté un dernier regard sur les fenêtres de la chambre où *Fidèle* était renfermé.

La dame Bénigne et ses serviteurs mirent tout en œuvre pour calmer la douleur de *Fidèle*. Peine perdue! il ne daignait pas toucher aux meilleurs morceaux qu'on lui présentait; les flatteries les plus ingénieuses, les caresses les plus tendres, le trouvaient froid et insensible. Triste, abattu, l'oreille basse, il avait l'air si étrange, que l'on commença à craindre qu'il devint enragé.

Quinze jours s'étaient écoulés, et le temps n'adoucisait pas cette profonde mélancolie. La trésorière consulta Jost, son vieux serviteur:

— Ne penses-tu pas, lui dit-elle, que nous pourrions détacher *Fidèle*, et lui donner un peu de liberté pour guérir le mal qui le tourmente?

Jost branla la tête. « Cela ne suffira pas, dit-il; sans doute la captivité fait perdre l'appétit; je l'ai éprouvé lorsque j'ai été enfermé injustement à Constance. Mais il y a autre chose chez *Fidèle*; c'est notre maître seul qui peut le guérir; il est vrai, ajouta le vieux serviteur, qu'il aura beau le chercher, personne ne pourra lui enseigner la route qu'il a prise. »

Cependant la dame Bénigne, après avoir pris conseil de frère, belle-sœur, neveux et nièces, décida qu'il fallait détacher le chien. Jost obéit en haussant les épaules.

Ce fut comme une commotion électrique: *Fidèle* sembla retrouver une nouvelle vie; il parcourut et explora les cours, les salles, les corridors, les recoins les plus obscurs du château; tous les habitants furent flairés avec soin, mais l'appétit ne revint pas.

Lorsque la nuit fut venue, *Fidèle* avait disparu; on le chercha inutilement; en vain tous les échos d'alentour retentirent du nom de *Fidèle*: le chien ne revint pas, et madame Bénigne commença à penser au retour du seigneur Léonard. Le lendemain, des messagers intelligents explorèrent toute la contrée. Tous les lieux où *Fidèle* avait pu se rendre avec son maître furent en vain parcourus; le vieux Jost allait, comme les autres, à droite et à gauche, et répétait en secouant la tête: « Je sais bien que mes vieilles jambes font une promenade inutile, mais je ne voudrais pas rester en arrière lorsqu'il s'agit de quelque chose qui concerne mon maître. »

Tous les messagers revinrent, l'un après l'autre, avec ce fatal refrain: *Point de nouvelle du chien*. La trésorière se désolait; elle aurait sacrifié, disait-elle, sa plus belle parure pour retrouver *Fidèle*. Chacun partageait son souci. Chose bizarre! Jost seul paraissait moins mécontent: « Le messager envoyé à Wyl et au Sonnenberg n'est pas revenu, disait-il; je parie qu'il est sur les traces du chien. Il ira loin, je vous le promets. »

Cependant huit jours se passèrent, et l'inquiétude qu'on avait éprouvée pour le chien se porta sur le courrier. La trésorière envoya un second messager, qui revint en annonçant qu'on avait bien vu à Wyl et au Sonnenberg un homme courant, disait-il, après un chien, mais qu'on ne savait ce qu'il était devenu.

(1) *Sonnenberg*, beau château et vignoble renommé, appartenant au couvent d'Einsiedeln.

Les jours se succédèrent, le chien et son poursuivant continuèrent à faire le sujet des conversations du château d'Alten-Klingen, lorsqu'un jour on vit arriver un jeune homme paraissant avoir fait une longue route, et qui remit une lettre à madame Bénigne; celle-ci l'eut à peine entr'ouverte qu'elle fit entendre une joyeuse exclamation et s'empressa d'annoncer à ses amis que cette lettre était de Félix Burkhardt, de Bâle, ancien ami de Zollikofer; il annonçait que *Fidèle* avait passé chez lui seize jours après le départ de son ami Zollikofer, mais sans s'arrêter; puis il avait vu arriver l'intrépide messager poursuivant le chien, dont il avait eu des nouvelles à Elgg, à Wintherthur, à Bruck et à Rheinfelden. Il était résolu, disait-il, à aller jusqu'à Mulhouse, puisqu'il était évident maintenant que le chien avait pris ce chemin. Il était venu demander de l'argent à Félix Burkhardt, et l'avait prié d'écrire pour rassurer la dame d'Alten-Klingen.

Il y eut grande joie au château à l'ouïe de ces bonnes nouvelles. Le petit messager fut comblé de caresses, bourré de pâtisseries, et reçut, ce qui valait mieux, une belle pièce d'argent neuve.

— J'en étais sûr, s'écria Jost tout ravi. Le vieux n'avait-il pas raison lorsqu'il disait: *Fidèle* court après son maître.

Le petit messager confirma les détails contenus dans la lettre; il ajouta que sur la route de Bâle à Alten-Klingen, le chien était entré dans toutes les auberges où avaient logé les députés de Saint-Gall.

Cependant la première explosion de joie fut un peu tempérée par la pensée des périls auxquels *Fidèle* allait être exposé s'il atteignait cette grande ville de Paris; pourrait-il se reconnaître dans ses rues innombrables? Ne serait-il pas tué, volé?

L'histoire avait circulé. Toute la Thurgovie attendait avec impatience le dénouement de cette aventure, lorsqu'on reçut enfin des nouvelles de Léonard Zollikofer. Il racontait son voyage, ses premières démarches à Paris, puis il ajoutait: « Le jour de notre audience solennelle était arrivé; nous nous étions rendus au Louvre, où le roi nous attendait dans la salle du trône, entouré de sa brillante cour; nous nous avançons respectueusement, lorsqu'un grand bruit se fait entendre derrière nous: les gardes, les pages, les gentilhommes, se précipitent; je me retourne; que vois-je?... *Fidèle*, mon pauvre chien, qui sans s'inquiéter de la majesté royale, force tous les obstacles, et se précipite sur moi en m'accablant de caresses. Grande fut la rumeur causée par cet événement, ajouta-t-il. Le roi voulut que je lui racontasse toute l'histoire; je n'ai pu lui dire que ce qui m'était connu, c'est-à-dire que depuis vingt jours j'avais quitté ma demeure, où j'avais laissé le chien à l'attache, et que je ne pouvais comprendre comment il avait pu me retrouver aussi loin de ma patrie. »

— Pâques-Dieu! s'écria le roi, si les chiens de la Suisse montrent une telle fidélité, que ne dois-je pas attendre des Suisses qui gardent mon trône.

Nous ne dirons point la joie qui éclata au retour, et les récits du maître et les récits plus merveilleux encore du courrier Muller, qui avait suivi le chien d'auberge en auberge jusqu'à Paris, où il avait eu bien plus de peine que *Fidèle* à retrouver son maître. « Faites-en

autant, et allez comme moi chercher à Paris un chien de Saint-Gall, » disait-il à ses auditeurs lorsqu'ils riaient de ses mésaventures.

Léonard Zollikofer se rendit à Saint-Gall, où Fidèle figura aussi dans le compte-rendu de l'ambassade. Le trésorier remit entre les mains du Conseil la chaîne d'or et le portrait du roi que le monarque lui avait donné; cette chaîne était du poids de 364 ducats.

Un tableau, existant encore de nos jours au château d'Alten-Klingen, représente Fidèle s'élançant dans la salle royale à la recherche de son maître chéri; les voyageurs qui traverseront ces contrées feront bien d'aller voir ce monument d'une aussi touchante fidélité.

M. L. R.

(Album de la Suisse romande).

31 décembre 1894.

(Réflexions d'un abonné.)

Les cloches de minuit disent un dernier adieu à l'année qui finit et saluent en même temps la nouvelle arrivée. C'est avec émotion que nous allons entendre leurs derniers sons. Nous éprouvons de la crainte, et même des regrets de nous séparer de celle qui s'éloigne de nous, qui a assisté à nos luttes et qui emporte avec elle, pour ne jamais nous les rendre, nos rêves et nos espoirs déçus.

Nos yeux ont dans ce moment une clairvoyance inaccoutumée. De nombreux souvenirs nous reviennent et nous disent : « Il est trop tard maintenant. » Le devoir inaccompli, la tâche abandonnée, le mal commis sont déjà dans les brumes du passé !

Quelque chose sans retour vient de tomber dans le néant comme un songe qui s'oublie et, avec anxiété, nous pensons à ce qui se prépare pour nous. Quels succès, quelles espérances, quelles impressions vont remplir nos cœurs ? Quels chemins fouleront nos pieds ?

Les cloches sont muettes maintenant. Nouvelle année, ton règne de jeune souveraine vient de commencer !.. Sais-tu que malgré nos déceptions passées nous attendons de toi un peu de bien, un peu de bonheur ?..

La nouvelle année me répond :

Je serai ta honte ou ta gloire,
Ton désespoir ou ton bonheur,
Ta défaillance ou ta victoire :
Je serai... ce que vaut ton cœur !

X.

La buvette de la Chambre française.

Nous lisons dans le *Journal des Débats* : « La buvette, dont il a été beaucoup parlé lundi à la Chambre, est un petit local en forme de serre où poussent les députés en guise de fleurs. Sur ce terrain neutre, les membres du Parlement font trêve à leurs querelles et, si l'on y discute encore, on ne s'y dispute plus. » Il en coûte un petit écu par mois à

nos honorables pour se désaltérer et croquer des sandwiches; c'est peu de chose, mais, jusqu'à la présente législation, ce peu de chose avait suffi. En fin d'exercice, le budget de la buvette se soldait en excédent, et le Bureau de bienfaisance recevait, pour les étrennes de ses pauvres, ce que la sobriété parlementaire avait économisé. Il n'en va plus de même aujourd'hui. Tant de séances orageuses, tant de cris, de tumultes, de vociférations altérant les gosiers, on boit beaucoup et, en même temps que les tonneaux se vident, la caisse voit son petit trésor baisser rapidement. L'excédent s'est transformé en déficit.

La combinaison, qui consiste à désaltérer et même à nourrir, relativement, nos honorables pour un prix fixé d'avance, par une sorte d'abonnement, est toute récente. Sous le second Empire, la buvette était gratuite, et quelle buvette ! Les vins de grands crus encombraient la cave, les produits les plus variés s'empilaient sur les assiettes, on y déjeunait et même on y dînait à merveille. Certains députés économes s'y installaient à poste fixe et ne connaissaient pas d'autre restaurant. Parfois, quelques députés y venaient aux provisions et le garçon détournait discrètement les yeux quand ils prélevaient la dime sur les assiettes. Le chocolat et le sucre traînant partout, d'excellents pères de famille faisaient la cueillette et distribuaient ensuite le produit de cette récolte à leurs enfants avec beaucoup de générosité.

Nouvelles bernoises, par Jérémias Gotthelf, traduites de l'allemand par E. Wild. Lausanne, G. Bridel et Cie. — Prix 2 fr.

Il y a déjà six ans que le dernier volume d'Urbain Olivier a paru, et dès lors, cet auteur, aimé des citadins et villageois romands, n'a pas été remplacé. Désirant combler en quelque mesure cette lacune, un ami des bibliothèques populaires a conçu le dessein de leur offrir quelques-uns des écrits de l'auteur populaire par excellence des cantons allemands. Le but de Jérémias Gotthelf était, en effet, le même que celui d'Urbain Olivier : tous deux avaient en vue d'élever le niveau moral de leurs concitoyens par la description fidèle et courageuse des mœurs villageoises, qu'ils connaissent à fond, l'un et l'autre. Aussi ne pouvons-nous que recommander vivement ce joli volume qui contient trois nouvelles : *Le préfet et le juge*, *Bénédiction et malédiction*, *La visite de Christine*. — Bon cadeau de fin d'année.

Lahila. — Tel est le titre d'un roman fort attrayant, de l'auteur suédois Früs, traduit avec beaucoup de talent par M. Gaudard de Vinci, et qui vient de paraître à la librairie F. PAYOT, à Lausanne. Rien n'est plus captivant que le récit de la vie de *Lahila*, jeune Norvégienne, adoptée par une famille de Lapons, à la suite d'une aventure de voyage qui l'a séparée de ses parents. Et nombre de

détails sur les mœurs des Lapons et la Laponie donnent à ces pages un intérêt tout particulier; c'est vraiment une lecture des plus attachantes. Ce livre, qui constitue un charmant cadeau de fin d'année, trouvera bien vite sa place au foyer de famille, ainsi que dans nos bibliothèques populaires. — Prix, 3 fr. 50.

Un compositeur parisien, M. Mercier-Pottier, a eu l'excellente idée de mettre en musique les vers d'un poète qui n'est pas inconnu parmi nous : Camille Natal. Nous voulons parler de ce bijou le « Missel, » tiré de *Gerbe d'œillets*. La mélodie fraîche, gracieuse, a une teinte mélancolique qui plaira à chacun; l'accompagnement, très bien trouvé, est à la portée de tous. Cette œuvre charmante est en vente chez M. Fœtisch, éditeur de musique, à Lausanne et Vevey.

La même maison Fœtisch vient de faire paraître la musique, transcrite pour piano par M. Horowicz, des airs si populaires de la « Diane » et de la « Retraite fédérale, » cette dernière avec deux nouveaux refrains. La couverture est ornée de vues des casernes de Lausanne, Thoune et Colombier.

C'était, le vendredi 21 décembre, le solstice d'hiver, et c'est à partir de ce jour-là que les jours ont recommencé d'augmenter.

Cette augmentation est d'ailleurs imperceptible, puisque la durée des jours, qui avait décré de 19 minutes du 1^{er} au 21 décembre, n'augmentera que de 4 minutes entre le 21 et le 31.

Un ancien proverbe disait que : « du jour de sainte Luce, les jours croissent du saut d'une puce », dicton plus original que vrai puisque la sainte Luce tombe le 13 décembre.

A partir du 1^{er} janvier, l'accroissement des jours ira sensiblement plus vite, car jusqu'au 31 janvier leur allongement total sera de une heure quatre minutes. Cette augmentation totale sera, fin février, de deux heures trente-cinq minutes.

THÉÂTRE. — Demain, dimanche, **Le Bossu**, drame en cinq actes et dix tableaux. Le spectacle sera terminé par une *tombola gratuite*.

MARDI, 1^{er} janvier, **Le Juif errant**. — **MERCREDI**, **Les surprises du divorce**. — **JEUDI**, **Les deux orphelines**.

L. MONNET.

L'ALMANACH HACHETTE

est en vente au Bureau du Conteur Vaudois.
Prix fr. 1,50.

Papeterie L. Monnet

Agendas, éphémérides, calendriers. — *Albums, buvards, porte-feuilles, porte-monnaie*. — *Grand choix de cartes de félicitations*. — *Menus et cartes de convives*. — *Cartes de visite*. — *Joli choix de boîtes avec papier et enveloppes, nouveaux modèles*. — *Fournitures de bureaux*.

LAUSANNE. — IMPRIMERIE GUILLOUD-BOWARD